

ALBUM UNIVERSEL

NOËL

A.D.

1902





*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

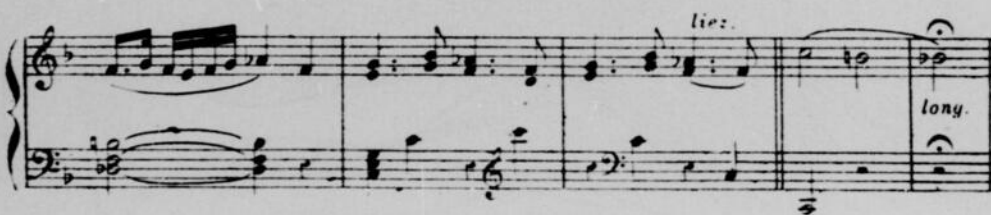
LE NOEL D'ADAM

(MINUIT, CHRETIENS...)

Adapté au piano par A. CROISEZ

PIANO.

And^{te} simplice.



CHANT de NOËL.

And^{te} maestoso.

dolce.



crescendo.



ff



très pesant.

précipité

amabile.

ff ff ff ff

più presto brillante

sempre ff e più presto

ff

Presto.

tutta la forza e sonora

fff

fff

fff trem.



LE MESSENGER DE LA BONNE NOUVELLE.—(D'après le grand peintre Allemand Plockhorst)

GROSSE REVUE

PAR ZOZO

L'Album revêt aujourd'hui sa tenue des dimanches. Tous les départements sont pavés. Il m'a bien fallu, moi aussi, hisser le pavillon des jours de fête, et, au petit bonheur, sans même savoir où cela me mènera, j'ai inscrit le titre ronflant de "Grosse revue". C'est bien du beurre de promis, surtout lorsque mon cadre ne dépasse guère les petites banalités de la semaine. Mais, enfin, puisqu'on veut ce la trompette et du tambour, il



me faut toujours bien montrer de la bonne volonté. Mais, que vous contera-t-elle de si extraordinaire pour justifier mon enseigne alléchante ? Vous parlerai-je de la guerre du Venezuela ? des révélations électorales de la division Saint-Jacques ? de la réapparition de la picote ? de la condamnation de Blondin ? du charbon ? du froid ?

Tout cela, c'est de la "petite revue", ordinaire, banale. Et c'est de l'extraordinaire que vous voulez, ou plutôt qu'il me faut vous servir.

Je vous avoue franchement que je suis passablement dans la position de ces personnes qui commencent par vous dire inconsciemment : "Écoutez bien, je m'en vais vous conter une histoire qui vous fera tordre de rire."



Vous savez que lorsque l'écrivain s'embourbe, il a recours à ses cartons. Je m'y réfugie, et comme je viens de mettre la main sur un vieux parchemin, héritage de mes ancêtres, je vous en offre la primeur. Au XXXe siècle, où nous vivons presque tous, il nous sera intéressant de voir comment nos pères du XXe faisaient leur revue d'année. C'est intitulé :

Mesmoire voué à la commodité particulière de mes concitoyens et devant servir à la parfaite compréhension des faits et gestes nuds, venuds et survenuds en l'an de grâce MCMII.



Au demourant, l'année MCMII a été tresavantageuse ez récoltes ainsinque très fertile ez chastellements. Si la Providence voult desployer largement sa main d'une part, de l'autre, la senestre, elle a toutesfois ailleurs, graces soyent rendues, généreusement frappé de cy de là.

Il se peut dire avecques toute apparence que l'Agriculture a foï pendant l'année devant clore. Idem, la terre publique, nostre bonne mère à chascun chascunier et chascunière, a rendu proprement ainsinque avecques profit. Ayons en une vive reconnaissance et une bienveillance non feincte au Dieu tout puissant, maïstre de toutes les choses.

Bien, me dira lon, mais qu'est preuve de chastelment ? ecec seulement : les desgorgements volcaniques, aux îdes de mai dernières, des istes esloignées de la Martinique, ez Amérique, treu-



veront place parmi les coups les plus terrifiants de la justice divine. Et cetty, en les 20 premiers siècles de l'ère chrestienne. La montagne Péslee a oeci plus de chrestiens que les aspres batailles des temps passés, voire mesme la bataille d'Agésilas contre les Beotiens que Mericius, qui y estoit, dict estre la plus rude qu'il eust oncques venue.

Mais, au jour d'aujourd'hui, avec le parfaitement des engins d'extermination, on s'occit de

moins en moins. Nenni, un paradoxe ; c'est pourtant la vraie vérité. La guerre du Transvaal qui print fin au mois de juin le dernier...

[NOTE DU FOREMAN. — La difficulté pour le typographe de composer un pareil manuscrit en une langue presque incompréhensible m'a porté à le passer aux traducteurs avec prière de le mettre en canayen ordinaire.]

...a fait des victimes par milliers et milliers. L'année n'a cependant pas été une année de guerres. Les exploits du Mad Mul'ah peuvent tout



au plus tomber dans la catégorie des "guérilla". Ca ne se réduit qu'à des escarmouches d'avant-postes.

Il est bien vrai qu'on entend le canon gronder dans le nord de l'autre Amérique, mais nous n'en sommes encore qu'aux pourparlers, et il est à espérer que 1903 fera trêve à ces massacres inutiles.

Quand aura-t-on la paix universelle ? Pourtant, il me semble que la politique s'était chargée de régler cette vitale question. De quoi ne se charge-t-elle pas ? En politique comme ailleurs, c'est bien toujours l'inattendu qui survient. Ainsi, qui se serait douté que l'année qui va se terminer dans quelques heures serait témoin de l'alliance anglo-japonaise, la plus grosse nouvelle politique de l'année ? Car, il faut bien remarquer que le couronnement du roi d'Angleterre, qui a eu lieu au mois de septembre dernier, n'était après tout qu'affaire de cérémonie. L'axe commercial ou intellectuel du monde n'en a pas, pour cela, varié d'une pointe de compas. Et qui peut, à l'heure qu'il est, prévoir les conséquences du traité qui vient de se conclure entre l'Angleterre et le pays du soleil levant ?

Passant au domaine particulier, il faut bien admettre que notre politique canadienne présente peu de faces excessivement importantes. La question du tarif douanier est toujours à l'affiche. L'impérialisme, mis en vogue par le voyage de Sir Wilfrid Laurier, occupe maintenant le second plan.



La démission de M. Tarte, une affaire bien naturelle pourtant, a défrayé la chronique pendant deux mois, et l'élection de Préfontaine, son successeur dans le Cabinet, par une majorité considérable, a donné le dernier coup de marteau au clou politique Tarte, lequel clou plusieurs appelaient vis, sans calembourg.

Dans le domaine religieux, rien de bien extraordinaire non plus. Le Pape est à préparer son encyclicle sur la lecture des livres saints telle qu'elle doit être faite par le monde catholique, question absolument délicate et considérablement contro-



versée. Voilà pour le côté dogmatique. Au point de vue purement social, l'année 1902 sera marquée d'une pierre noire dans le calendrier ecclésiastique. Les sérieuses dissensions des communautés avec le gouvernement français, dissensions qui les poussant à chercher d'autres cieux, ont dissimulé de par le monde une dizaine de milliers de Contemplatifs fuyant la persécution. En Canada, rien de sombre dans le firmament religieux ; le ciel continue serein. Laval, la plus méritante comme la plus ancienne de nos institutions éducatives, a célébré son centenaire par de grandes fêtes. Dans un domaine qui nous touche plus de près, une autre chose à signaler, c'est le voyage de Sa Grandeur Mgr Bruchési auprès du Saint-Père. Le chef du clergé du diocèse de Montréal rapporte de réjouissantes nouvelles pour ses ouailles.

A son retour, Mgr Bruchési aura le regret de constater la disparition d'un de ses prêtres les plus



vénérés, l'abbé Colin, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice. C'est la mort la plus retentissante de l'année.

Plusieurs figures sont aussi disparues du monde politique : l'hon. sénateur Déchéne, l'hon. M. ville Déchéne, ministre de l'Agriculture ; de la Magistrature : les honorables Juges Bourgeois et Fontaine.

A l'étranger, les deux morts les plus bruyantes ont été celles de Cecil Rhodes, le roi financier de l'Europe Australe, et Emile Zola, chef de l'école réaliste.



Les arts ne semblent pas avoir fait un grand pas pendant les derniers douze mois. Le théâtre français et allemand s'est enrichi de quelques nouveaux opéras. Il appartient à la postérité de les juger. Pour le moment, les succès remportés ne sont que de curiosité ou de commande.

En Canada, le grand événement musical a été la visite de Mascagni.

La poésie, cette fille des dieux, semble vouée au "statu quo". Les oeuvres poétiques de longue haleine se font de plus en plus rares, jusqu'au théâtre qui y regarde maintenant à deux fois avant de parler l'alexandrin sur les planches.

Est-ce un signe de déclin ou d'avancement ?



En attendant, nos poèteaux canadiens continuent à s'encenser à coups de rimes, jusqu'à ce qu'avec l'âge, ils en viennent à s'invectiver prosaïquement, oh ! très prosaïquement.

Notre siècle n'a pas d'égards pour Polymnie ; c'est le siècle des affaires. Tout est à la finance et à l'industrie. Nous faisons vite. Nous vivons vite. La spéculation absorbe tout, s'est infiltrée partout.



On ne parle que d'entreprises gigantesques. C'est ainsi que le Grand-Tronc a lancé le projet de traverser le continent américain à l'instar du Pacifique, que le Pacifique va se construire d'immenses usines à Montréal, etc., etc.



Par contre, aucun grand triomphe scientifique à signaler en l'année 1902. On n'est qu'en face de prétentions. Marconi prétend avoir fait traverser l'étincelle électrique d'un continent à l'autre. Edison prétend avoir enfin découvert des accumulateurs inépuisables ; un métallurgiste allemand prétend avoir enfin trouvé la trempe du cuivre ; Santos-Dumont, la direction des ballons.

L'année courante a cependant été une année exceptionnelle pour la navigation. Les grandes compagnies ont remué de l'or, les tramways ont presque doublé les recettes des meilleures années précédentes.

Est-ce le résultat des trusts gargantuesques qui accaparent de plus en plus les moyens de transport ? Il faut espérer que non.



Ce serait un dangereux précédent et, grand Dieu ! nous avons déjà assez du trust du charbon, qui est en train d'assassiner des milliers de familles pauvres. Le mot est peut-être dur, mais il est vrai. L'humanité a besoin de charbon comme de pain, et quand on a bon pied, bon bras, bon oeil, qu'on se sent plein de courage au travail, il n'y a pas de puissance humaine qui ait le droit de nous faire souffrir du froid ou de la faim, ou des deux. Se l'arroger, c'est mériter le cachot. Personne ne doit faire souffrir le prochain.

Ce n'est pas le socialisme, c'est les lois primordiales et essentielles de l'humanité qui le commandent. Ce combine du charbon est une épouvantable affaire qui entoure d'un linceul les derniers mois de 1902.

ZOZO.

LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 11 décembre.

A cette époque de l'année, Paris est tout entier aux préparatifs de Noël, et voilà pourquoi je ne vous envoie que des photographies de poupées.

Inutile de vous parler de la poupée moderne ; vos bazars doivent en regorger là-bas comme ici. Les anciennes reviennent à la mode, particulièrement celles du XVIII^e siècle, dont vous devez avoir toute une collection au Canada, pour peu qu'il y ait du vrai dans ce qu'on m'a dit de votre esprit conservateur.

On faisait jadis chez nous des jouets plus beaux, plus artistiques, plus riches que ceux de nos jours. Cette industrie a suivi l'évolution sociale. Elle s'est démocratisée. Les fillettes des familles les plus aisées jouent avec des poupées qui ne sont pas extrêmement plus belles que les poupées de leurs amies moins riches. Il y a eu nivellement.

Au contraire, autrefois, d'un jouet de petite fille du peuple à un jouet de prince ou de fils de grand, il y avait un abîme. La société étant établie autrement que la nôtre, il se faisait entre se-

gneurs des présents fort luxueux, qui étaient moins une prévenance pour la fillette qu'un cadeau déguisé offert aux parents. On cherchait à étonner, à faire parler de sa munificence, et l'on mettait des sommes importantes dans la commande d'une chambre de poupées, meublée avec art et peuplée de figurines de cire, ou dans l'achat d'une voiture, d'un mobilier, d'un trousseau, car il fallait que la poupée aussi fût à l'étiquette et au ton du jour, qu'elle imitât la cour, et il y avait réciprocity parfaite : la fillette, petite dame précoce, était une poupée bien équipée, et la poupée ressemblait à la fillette.

On s'aperçoit de ce caractère luxueux et artistique des vieux jouets devant les meubles enfantins que le passé nous a légués et dont il existe à Paris chez les particuliers, de belles collections.

La plus ancienne poupée que je connaisse en France, date de François I^{er}. Il y en a quelques-unes de belles et de riches, qui datent de l'époque des Valois. Les XVII^e et XVIII^e siècles nous en ont laissé d'assez curieuses. A vrai dire, les belles ont seules duré. Les autres ont été abandonnées aux enfants, qui leur ont prouvé leur tendresse expansive en leur ouvrant le ventre et en leur cassant le nez. Mais les poupées coûteuses ? Celles-là, elles n'ont jamais joué ; elles n'ont connu ni les caresses ni les taloches ; elles ont été mises à l'armoire le lendemain de leur arrivée, et elles



Le fabricant de poupées modernes



L'un des beaux tableaux de Noël exposés à Paris cette année. — Le rêve de l'enfant pauvre, par S. Granitsch



Les poupées du XVIII^e siècle

sont devenues objets de vitrines, pour amuser les grands. C'est en vitrines qu'on les retrouve toutes : Statuettes somptueuses, vêtues de belles robes, de velours, de brocart broché, de lampas brodé et de droguet, couvertes de dentelles, de plumes, de perles.

Ajoutez qu'il existe aussi, dans les collections, soit des poupées nues, soit des vêtements sans poupées, soit des poupées qui ont, outre le vêtement qu'elles portent, un trousseau complet dans une petite malle. Leur vestiaire est d'une richesse et d'une abondance que l'Assistance publique leur enverrait. Robes, bonnets, chapeaux, bas, souliers, pantalons, manteaux, il y a de tout : que serait-ce

si, à un musée de costumes de poupées, s'annexait un musée de costumes anciens d'enfants ? On y admirerait des merveilles de richesse, d'art et de goût. La seconde catégorie est celle des poupées de démonstration. Je les nomme ainsi parce qu'elles ont un caractère dogmatique, enseignant. Ce sont ces figurines qui n'ont d'intérêt que leur costume et leur coiffure, parce que c'est un costume local, provincial ou exotique, la Boulonnaise, la Suisse, la Hollandaise, l'Auvergnate, la Japonaise. Si on donne à l'enfant une telle poupée pour ses ébats, la robe importe peu, et le caractère ethnographique du sujet laisse la fillette parfaitement indifférente.

LEON ZOR.



LA
GRANDE NUIT

Poésie de circonstance écrite spécialement
pour "L'ALBUM UNIVERSEL,"

Par M. W. CHAPMAN.

La froide nuit d'hiver plane sur les logis,
Et la neige étincelle et les astres flamboient.
Dans l'ombre les vitraux d'église au loin rougeoient
Avec tout l'éclat pur et pompeux des rubis.

Depuis quelques instants les cloches carrillonnent,
Et dans l'air glacial leur grande voix d'airain,
Dont l'écho va se perdre au fond du ciel serein,
Appelle les croyants aux temples qui rayonnent.

Et comme les bergers accouraient autrefois
Adorer l'Enfant-Dieu vagissant dans ses langes,
La foule, avec émoi, sous le regard des anges,
Vient se prosterner devant le roi des rois.

Hommes, femmes, enfants, adolescents et vierges
Fixent, tout frémissements d'indicibles frissons,
Sur les autels dorés les petits Jésus blonds
Tout inondés des feux éblouissants des cierges.

Et, mariant leur voix aux vieux noëls naïfs,
Dont on chérit toujours la douceur infinie,
Les orgues font couler de longs flots d'harmonie
Qui transportent bien loin les fidèles pensifs.

La voix des souvenirs aux âmes qu'elle embrase
Parle d'un soir béni par-dessus tous les soirs,
Et, doré des rayons du plus doux des espoirs,
Bethléem apparaît aux fervents en extase.

Le regard à la fois surpris et fasciné,
On voit dans une étable, où le givre s'attache,
Le charpentier Joseph et sa femme sans tache
Contempler à genoux un enfant nouveau-né.

On voit ce frère enfant réchauffé par l'haleine
Des deux seuls animaux qu'abrite le réduit ;
On voit un ange aller, dans l'ombre de la nuit,
Parler à des bergers au milieu d'une plaine.

On entend palpiter dans le lointain des voix
Qui de l'hymne sans fin sont les échos fidèles ;
On entend par moments des bruissements d'ailes
Mêlés à des accords de luth et de hautbois.

On entend proclamer l'ineffable mystère
Du Verbe qui s'est fait chair pour nous racheter ;
On entend dans les airs des chérubins chanter :
"Gloire à Dieu dans le ciel ! paix aux hommes sur terre !"

Entre les bras du rêve, on monte jusqu'au ciel,
Et, le cœur palpitant, les prunelles voilées,
On s'enivre du chant des harpes étoilées,
Qui célèbrent celui qu'attendait Israël.

Puis l'on écoute encore en notre âme attendrie
Vibrer sur Bethléem l'hosanna triomphant ;
On revoit, inclinés sur un petit enfant,
Dans leur réduit glacé, Joseph avec Marie.

Et quand pâlit l'ardeur des cierges de l'autel,
Par des chemins où l'aube a mis ses reflets roses
Les croyants, tout joyeux, à leurs maisons bien closes
S'en vont faire flamber la bûche de Noël.

Ce feu nouveau proclame aussi le doux mystère
Du Verbe qui voulut parmi nous habiter,
Et son pétilllement semble nous répéter :
"Gloire à Dieu dans le ciel ! paix aux hommes sur terre !"

W. CHAPMAN.

LE NOËL DES DOUKHOBORS

Page littéraire d'actualité empruntée à l'œuvre du grand écrivain russe Stchedrine



Stchedrine

Mikhaïl Evgrafovitch Saïtkov, connu sous le pseudonyme de Stchedrine, occupe une place à part parmi les grands écrivains russes. Ses œuvres sont un produit particulier de l'état social et politique actuel de l'empire des Tsars. La page que nous donnons de lui semble montrer la vie de notre société en contradiction constante avec les principes chrétiens qu'elle professe. C'est la théorie de Tolstoï illustrée, avec cette différence essen-

tielle que Saïtkov en regarde l'application individuelle comme une source de souffrances au milieu de l'égoïsme ou de l'indifférence de la foule; de fait, c'est la réalisation d'un beau rêve au-dessus des forces d'un être isolé...

Ce matin, le pope de notre village a fait un beau sermon de fête de Noël :

"Et y a plusieurs siècles, a-t-il dit, que la Vérité est apparue avec le Christ au monde. Quand le Christ remonta au ciel, il nous légua sa Vérité en témoignage de son amour. Depuis, il n'est pas un coin sur la terre où n'aient lui les rayons de la Vérité.

"Le propre de la Vérité est d'exalter nos âmes, fortifier nos courages, embraser nos coeurs. Elle est pour nous le but, le refuge dans les tempêtes de la vie.

"Ah ! qu'il s'abuse celui qui croit la Vérité vaincue par le Mensonge ! Non, même dans l'instant critique où l'esprit borné aperçoit le triomphe du mal, c'est la Vérité qui triomphe. Elle marche de l'avant, versant sur l'humanité sa lumière et l'arbitrant de ses ailes.

"La Vérité est descendue avec les réprouvés dans les abîmes; elle est montée avec les justes sur les bûchers, s'est placée auprès des martyrs devant les bourreaux. C'est elle qui, dans leur coeur, allumait le feu sacré, leur donnant la force de souffrir.

"A la vue des supplices, les âmes justes s'enflammaient et la Vérité descendait en elles, trouvant là son terrain de prédilection.

"Les bûchers brûlaient, les flammes dévoraient les corps des justes, mais allumaient aussi d'innombrables flambeaux, tel, au matin de Pâques, un seul clerge allume tous les autres cierges.

"En quoi consiste la Vérité ? A ma question répond l'évangélique maxime : "Avant tout, aime Dieu, aime ton prochain comme toi-même." Cette maxime, en sa brièveté, contient le but unique de la vie.

"Aime Dieu, parce qu'il t'a donné l'existence, parce qu'il t'aime ! parce qu'il est la bonté, la beauté, la vérité !"

"Aime ton prochain comme toi-même", c'est la deuxième partie de la maxime. Il faut aimer sans calcul, sans exigence de retour, pour l'amour en lui-même. Evitons au prochain les peines, défendons-le à notre péril. L'homme sans amour est un animal, son action est nulle, le but de sa vie est manqué. Ceux-là seulement qui aiment et se donnent connaissent la vie et le bonheur.

"Retournez dans vos demeures; fêtez la Nativité du Christ; mais pendant vos réjouissances, songez que la Vérité est venue dans le monde, qu'en tous lieux elle est parmi nous, qu'elle est la lumière sacrée dont s'éclaire l'existence humaine."

Quand le pope, son sermon fini, descendit de la chaire, les mots : "Seigneur, que ton nom soit béni !" retentirent dans le chœur. Puis, comme un long soupir s'exhalant de toutes les poitrines, jaillit à travers l'église cet écho : "Oui, sois béni !"

De tous les fidèles, le plus attentif aux paroles du Père Pavel avait été Serge Rousslantsev, enfant de dix ans, fils d'une modeste "pomestchik". Très ému, ses yeux s'emplissaient à tout ins-

tant de larmes et il rougissait, paraissant vouloir questionner.

Au retour de l'église, Serge restait agité :

—Mère, je veux vivre d'après la Vérité, répétait l'enfant.

—Oui, mon ami, répondit la mère; mais les enfants, par leur innocence, vivent naturellement dans la Vérité.

—Non, ce n'est pas ainsi que je l'entends. Le père Pavel a dit que quiconque vit suivant la Vérité doit aide et protection au prochain. Voilà comme il faut vivre ! Est-ce comme cela que je vis ? Lorsque, ces jours derniers, on a vendu la vache d'Ivan le pauvre, qu'ai-je fait pour l'empêcher ? Je regardais seulement et je pleurais !

—Ce sont justement ces larmes qui témoignent ta vérité d'enfant. D'ailleurs, on ne pouvait rien faire. On a vendu de par la loi la vache d'Ivan le pauvre, parce qu'il existe une loi qui oblige chacun à payer ses dettes.

—Mais, mère, Ivan voulait bien payer, mais il ne pouvait pas. Ma niania dit elle-même qu'il n'y a pas de moujik plus pauvre qu'Ivan. Ou est la vérité alors ?

—Je te répète que c'est la loi, et qu'il faut l'observer. Les hommes torment une société et doivent subir des devoirs. Pense à tes études, c'est pour toi la meilleure Vérité. Tu vas entrer au collège; si tu travailles, si tu es sage, tu vivras dans la Vérité. Je n'aime pas que tu t'agites. Tout ce que tu vois, tout ce que tu entends te va trop vite au coeur. Le père Pavel parlait en général, on ne peut faire autrement à l'église; c'est à tort que tu prends tout à la lettre. Prie pour ton prochain, Dieu ne t'en demande pas davantage.

Mais Serge n'était point rassuré. Il courut à la cuisine, où les domestiques buvaient le thé pour célébrer la fête.

La cuisinière, Stepanida, était très affairée autour du fourneau. Elle mettait et retirait avec l'oukhvat une marmite pleine de couteau grasses. L'odeur de la viande et du gâteau de Noël embaumait l'air.

—Moi, niania, je veux vivre suivant la Vérité, déclara l'enfant.

—Voyez-vous comme il s'y prend de bonne heure, dit en riant la vieille.

—Mais non, niania, je me le suis juré, je ne souffrirai plus l'injustice et je mourrai pour la Vérité.

—Dans le pays d'où nous venons, la mère et moi, dit-elle, vivait un pomestchik nommé Rassochnikov. Au commencement, il vivait comme les autres, puis tout à coup voulut vivre selon la Vérité. Savez-vous ce qu'il fit ? Il vendit son bien, distribua l'argent aux pauvres, et s'en fut en pèlerinage. On ne le revit plus.

—Ah ! niania, voilà un homme !

—Je connais un fait semblable, reprit Grégory. Il y avait chez nous un petit moujik qui s'appelait Martyne. Lui aussi distribua son argent aux pauvres et ne garda pour sa famille qu'une petite chaumière. Il prit un sac, et s'en alla de nuit, en cachette, tout droit devant lui. Seulement, vois-tu, il avait oublié de régulariser son passe-port, et voilà qu'un mois après il revint, escorté de gendarmes.

—Eh pourquoi ? avait-il fait quelque mal ? questionna Serge.

—Mal ou non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce que je veux dire, c'est qu'on peut vivre avec la Vérité, mais sans s'y fier. Il n'est pas permis de voyager sans passe-port, c'est une chose connue. Sans cela, tout le monde se disperserait, abandonnerait le travail; on n'en finirait plus avec les vagabonds...

Le thé prenait fin. Tous se levèrent et firent la prière.

—Eh bien, maintenant, nous allons dîner, dit la niania. Vas près de ta mère, mon pigeon, et reste avec elle. Bientôt le père Pavel et sa femme vont venir.

Vers deux heures, en effet, le pope et sa femme arrivèrent.

—Moi, bon père, je veux vivre suivant la Vérité, et je lutterai pour elle, dit l'enfant allant au-devant des visiteurs.

—Ah ! le brave guerrier ! Il sort à peine de terre, et ça veut combattre ! dit le père Pavel en riant.

—Il m'ennuie depuis ce matin, dit Maria Sergueïevna. Il ne parle que de la Vérité.

—Laissez, madame, il en parlera, puis il oubliera.

—Non, je n'oublierai pas, insista l'enfant. Vous disiez ce matin qu'il faut vivre suivant la Vérité... Vous le disiez à l'église encore !

—C'est justement à l'église qu'il faut prêcher la Vérité. Si moi, pasteur, j'oubliais mon devoir, l'Eglise me le rappellerait. Toute parole dite dans le temple est une parole de Vérité, et seuls les coeurs durs y restent insensibles.

—Et comment faut-il vivre ?

—Vivre de même. Et quand tu seras un homme, tu comprendras la Vérité dans a grandeur. Maintenant, qu'il te suffise de suivre celle de ton âge; aime ta mère, respecte les vieillards, sois courageux à l'étude, sois modeste, voilà pour toi la Vérité.

—Mais les martyrs ?... vous en parlez ce matin ?

—Il y eut des martyrs. La Vérité est escortée de la souffrance, mais tu n'es pas au moment d'y songer.

—Les martyrs... le bûcher... murmura Serge troublé :

—En voilà assez ! interrompit impatiemment Maria Sergueïevna.

L'enfant se tut, mais tout le dîner, il resta pensif. La conversation roula sur les affaires du pays et, dans les propos échangés, la Vérité ne sortait pas toujours triomphante.

—"In corpore sano, mens sana", reprit à son tour le père Pavel. Obéis à ta mère, c'est le vrai moyen d'observer la Vérité. Il faut aimer la Vérité; quant à se croire martyr prédestiné, c'est de la présomption.

Cette nouvelle allusion à la Vérité troubla Serge complètement. Il se pencha sur son assiette, s'efforça de manger, puis tout à coup fondit en larmes. On s'empressa autour de lui.

—Tu es malade ? questionna Maria Sergueïevna :

—Oui, répondit l'enfant d'une voix faible.

—Vas dans ton lit, mon enfant. Emmène-le, niania.

On emmena l'enfant et un instant le repas s'interrompit, Maria Sergueïevna ayant suivi la niania.

Toutes deux revinrent bientôt et annoncèrent que Serge venait de s'endormir.

—Ce ne sera rien, dit le père Pavel, en tranquillisant la jeune mère. Après un bon somme, cela ira mieux.

Cependant, le soir, non seulement le mal avait persisté, mais il s'était compliqué d'une fièvre.

Serge, en délire, s'assit sur son lit. Il tâtonnait autour de lui comme cherchant une chose invisible.

—Martyr... Escorté de gendarmes à cause de la Vérité... Quoi donc ?... murmurait-il sans suite.

—Quel est ce martyr dont il parle ! demanda Maria Sergueïevna à la niania.

—Mais vous savez bien, ce moujik de notre village qui s'exila pour l'amour du Christ... Grégory racontait son histoire devant Serge.

—Toujours ces stupides histoires, dit Maria Sergueïevna, mécontente. On ne pourra plus laisser l'enfant entrer à l'office.

Serge délirait : "Christ... Vérité... Rassochnikov... Martyr", répétait-il, et il continuait à chercher autour de lui : "Où... où ?..." Il se calma vers le matin et s'endormit :

La journée se passa entre la crainte et l'espoir. Tant qu'il fit jour, l'enfant fut mieux. Mais la faiblesse était si grande qu'il pouvait à peine prononcer une parole. A la tombée de la nuit, la "petite fièvre" revint et le pouls s'accrut.

Vers la nuit, l'agonie commença. A huit heures, la lune brilla et, les jalousies étant relevées, une grande tache claire se dessina. Serge se souleva et vers la clarté étendit sa main : "Maman, murmura-t-il, regarde... Tout en blanc, c'est le Christ... la Vérité... Je veux le suivre... après lui... avec lui..."

Il se renversa sur les coussins... Il expira... La Vérité venait de lui apparaître, inondant son âme de bonheur. Mais le frère coeur de l'adolescent n'avait pu contenir la joie divine... et s'était brisé.

Le Réveillon de l'Organiste

I



DANS le dédale des petites rues étroites, mal pavées, parcimonieusement éclairées de Gournay-les-Fanjas, M. Anselme Collet, organiste de la paroisse Saint-Martial, regagnait son logis. Malgré quelques flocons de neige qui tourbillonnaient, par instants, dans l'air glacé de la nuit — la nuit de Noël — il allait sans hâte, les mains dans les poches de son épais pardessus, la figure protégée par le col relevé.

Indifférent aux passants dont les solides chaussures ou les sabots martelaient le pavé, il était encore tout agité de l'émotion intense qui l'avait envahi pendant la messe, tandis que ses doigts frémissants sur les touches d'ivoire épandaient jusque dans les profondeurs les plus reculées de l'église des fots d'harmonie. Ainsi qu'un chant de triomphe et d'allégresse, la voix puissante de l'instrument montait vers la voûte ; et, de la tribune où il était caché à tous les regards par les boiseries de l'orgue, il avait nettement perçu le murmure d'admiration de la foule pressée au-dessous de lui, dans la nef resplendissante de mille lumières. Jamais, depuis qu'il occupait les mêmes fonctions à Saint-Martial, il n'avait joué avec une telle maîtrise, accompagné avec une aussi merveilleuse richesse d'inspiration les vieux noëls qui se chantaient encore à Gournay-les-Fanjas. Certes, il avait conscience d'avoir bien mérité les compliments qu'on lui adressait à l'envi, à sa descente de la tribune. Il s'était vraiment surpassé, comme le lui avait dit M. Lugues, amateur passionné de motets et de musique palestrinienne.

Tout en savourant, comme une bouffée enivrante d'encens, ces éloges, l'organiste était arrivé. Il grimpa ses deux étages avec une légèreté qui le surprit. Au moment de pénétrer chez lui, dans ce petit appartement de trois pièces où il était venu tant d'années auparavant abriter ses déceptions, un bruit de pas lui apprit que sa voisine n'était pas couchée — cette jeune veuve, d'allure si fine et si distinguée, mais d'une étrange pâleur, que faisait ressortir l'éclat de deux grands yeux noirs, qui s'était récemment installée avec sa petite fille, une gamine de dix ans à peine, brune et pâle comme sa mère, dans le logement contigu au sien.

Peut-être revenait-elle comme lui de la messe de minuit ? Dans ce cas, nul doute que demain, bien qu'elle se montrât d'ordinaire assez réservée à son égard, elle ne lui adressât à son tour des compliments sur la façon magistrale dont il avait ce soir conduit les orgues.

Et M. Anselme Collet — que la plupart des habitants de Gournay-les-Fanjas ne connaissaient que sous son prénom — dut s'avouer en toute sincérité que les éloges de cette femme, dont le passé lui était inconnu, lui seraient encore plus agréables que ceux du bon M. Lugues. Mais il oublia vite sa voisine dans la joie de se retrouver dans sa chambre, dont la tiédeur l'enveloppait, où tout brillait, à la clarté de la lampe qu'il venait de remonter, d'une propreté méticuleuse, où tout était rangé avec un ordre contrastant avec le laisser-aller ordinaire des vieux garçons.

L'organiste s'avança vers la cheminée et écarta les cendres.

— Ah ! quel bon réveillon je vais faire, se dit-il en aspirant de ses larges narines l'appétissante odeur qui venait de la table chargée de bonnes choses — un beau pâté notamment — préparées par la femme chargée de son ménage.

M. Anselme amena avec précaution la table devant la cheminée et dressa à une distance respectueuse de la flamme la bouteille cachetée qu'il réservait pour cette solennité.

II

Ces préparatifs terminés, il se renversa dans son fauteuil et, les pieds allongés sur chenêts, il écouta avec une certaine volupté la bise qui agitait par moment les volets. La vie en somme ne lui avait pas été trop dure. Malgré l'approche de la cinquantaine, sa santé ne laissait rien à désirer. Il jouissait d'une aisance suffisante pour satisfaisait en outre quelques bons amis parmi lesquels M. re tous ses désirs — modestes d'ailleurs. Il comp-

Lugues, avec qui il avait toujours plaisir à converser de son art.

Non, il ne manquait rien à son bonheur. Il a depuis longtemps dit adieu aux rêves caressés avec amour dans la verdure de ses vingt ans. Ils n'ouvrent même plus les cahiers jaunés qui roulent sur les rayons de sa bibliothèque et qui contiennent la partition de cet opéra, "Catherine de Médicis", composé jadis avec une ivresse d'inspiration dont le souvenir fait battre son cœur, lorsqu'il revoit, comme ce soir, ses folles espérances de jeunesse bientôt fauchées par le refus amer d'un directeur de théâtre.

Et, les regards vers les braises croulant dans le foyer, il reste, attristé soudain par cette évocation du passé, se demande pourquoi, comme tant d'autres, frappés du même ostracisme, il n'a pas appelé de cet arrêt auprès du grand public, seul dispensateur de la gloire. Pourquoi, vaincu, écrasé par ce premier échec, il n'a pas redressé la tête avec fierté et poursuivi la lutte avec une énergie nouvelle ? La victoire n'appartient-elle pas aux forts et aux persévérants ?

Hélas ! malgré l'enthousiasme dont vibraient tout son être pendant qu'il écrivait sa partition, l'œuvre unique menée par lui à terme, M. Anselme, — il le reconnaît aujourd'hui, — n'est pas de la race de ces grands artistes, puisqu'aussi bien, dès sa première envolée, il est retombé, les ailes brisées, désillusionné, incapable d'un autre effort.

Aussi, avec quel empressement avait-il accepté, quelques mois après, cette modeste place d'organiste qui lui était offerte à Saint-Martial, quittant sans aucun regret Paris, où il n'avait jamais plus remis les pieds, dans une invincible rancune contre la grande ville.

Sa vie s'était dès lors écoulée paisible et douce à Gournay-les-Fanjas. Peu à peu, ne songeant même plus au mariage, comme les premiers temps de son arrivée, ses cheveux avaient blanchi. Il était arrivé sans y prendre garde au seuil de la vieillesse.

Pour la première fois peut-être, dans cette nuit de Noël, où l'on réveillonnait gaiement dans toutes les familles, il sentit avec une douloureuse amertume le vide de son cœur, cet isolement où il s'était complu jusqu'ici avec l'égoïsme endurci du célibataire.

— Triste nuit de Noël, murmura-t-il, à laquelle j'étais loin de m'attendre... Décidément, mon pauvre Anselme, tu vieillais, et tu as eu tort de rester garçon, puisque la solitude, un soir de fête comme celui-ci, pèse si lourdement sur tes épaules !...

Il ne pensait même plus à déplier sa serviette, à entamer le pâté dont la bonne odeur, à son retour de l'église, avait si agréablement caressé son odorat.

III

L'organiste, absorbé dans sa mélancolique rêverie, se redressa tout à coup sur son fauteuil. Il lui avait semblé entendre une plainte étouffée. Doucement, sur la pointe des pieds, il alla coller son oreille contre la cloison. Penché, retenait son souffle, il perçut très nettement un bruit rauque de sanglots qu'on s'efforçait en vain d'étouffer.

— Que se passe-t-il donc à côté ?... Sa première idée est d'aller offrir ses services à celle dont les traits pâles et fatigués ont produit sur lui, à chaque rencontre, une profonde impression. Retenu par sa timidité, il va et vient à travers sa chambre, dans un trouble grandissant. Pourtant, après une dernière hésitation, il se décide à allumer une bougie et à ouvrir sa porte. Il frappe à celle de sa voisine.

— Entrez ! murmure une voix tremblante, presque éteinte ; puis, au même instant, comme dans un réveil suait d'énergie : Non, non, je vous en prie, n'entrez pas !

Trop tard ! L'organiste a franchi le seuil, et, élevant son bougeoir pour éclairer l'intérieur plongé dans l'obscurité, il découvre la jeune femme, la figure ruisselante de larmes, assise pres du lit où, tranquille, repose son enfant.

M. Anselme, un instant interdit devant ce spectacle, interroge avec anxiété la pauvre créature, qui baisse la tête, comme honteuse d'avoir été ainsi surprise dans une crise de larmes. Il se bute à

un silence farouche. Elle ne veut répondre à aucune de ses questions. Mais il insiste avec tant de douceur que, tout d'un coup, son orgueil vaincu, après un regard épouvé vers sa fille, elle se décide à avouer la vérité.

— Eh bien, oui, je vais tout vous dire... Je suis bien malheureuse, monsieur, je meurs de faim !

— Vous mourez de faim ! s'écrie M. Anselme, frappé de stupeur par un tel aveu, vous mourez de faim !

— C'est la triste vérité, depuis hier, je n'ai rien mangé, je n'avais plus qu'un morceau de pain, je l'ai gardé pour ma petite Francine !

L'organiste n'en veut pas savoir davantage. Il disparaît pour revenir bientôt, apportant du pain, le pâté et la bouteille qu'il gardait pour le réveillon de Noël.

— Tenez, voilà de quoi réparer vos forces en attendant demain. Allez, vite à table pendant que je débouche cette bouteille... dont vous me direz des nouvelles !

L'infortunée lève vers lui un regard chargé d'une infinie reconnaissance.

— Oh ! monsieur, que vous êtes bon, comment pourrai-je reconnaître...

Il l'interrompt avec une brusquerie qui dissimule mal son émotion.

— Vous me remercieriez un autre jour. Pour le moment, faites-moi le plaisir de manger.

Mais la petite fille s'agite dans son lit. Le bruit la réveille. Elle se soulève, étonnée de la présence de ce monsieur, qu'elle ne reconnaît pas, plus surprise encore de voir sa mère assise devant une assiette pleine.

— Maman, le petit Noël nous a donc apporté à manger ?

— Non, mon enfant, c'est...

Pour la seconde fois, M. Anselme l'interrompt.

— Oui mignonne, tu as raison, c'est le petit Noël.

— Oh ! comme il est gentil... mais j'ai bien faim, moi aussi.

Et voilà l'organiste, avec l'illusion fugitive d'être le papa de cette gamine si jolie, avec son teint d'anémone sous l'ébouriffement de ses cheveux noirs, qui lui apporte une grosse tranche de pâté, qu'elle dévore, assise sur son lit.

Et la maman, qui contemple cette scène avec des pleurs d'attendrissement, conte son histoire à M. Anselme. Oh ! une histoire toute simple, mais combien lamentable en sa banalité ! Veuve d'un modeste employé des Postes à Paris, dont la longue maladie a absorbé les dernières ressources du ménage, elle est venue avec sa fillette à Gournay-les-Fanjas, espérant trouver dans son malheur un appui auprès de la famille de son mari. Mais, frères et sœurs, tous sont restés insensibles à sa détresse. Elle a essayé de vivre avec quelques travaux de broderie. Hélas ! on gagne si peu... elle est bien vite arrivée à son dernier sou.

M. Anselme est remué jusque dans le tréfond de l'âme. Lorsqu'il cédait le pas, dans l'escalier, à sa voisine, si digne dans la simplicité de sa mise, aurait-il jamais soupçonné un tel dénuement ! Et dire que, tout à l'heure encore, pendant que la faim la torturait, lui, à côté de sa table encombrée de victuailles, il se poulérait à la pensée de faire un succulent réveillon ! Enfin, tout était pour le mieux, il était arrivé à temps pour secourir la mère et l'enfant.

— Laissez-moi encore vous remercier... vous vous êtes peut-être privé pour nous.

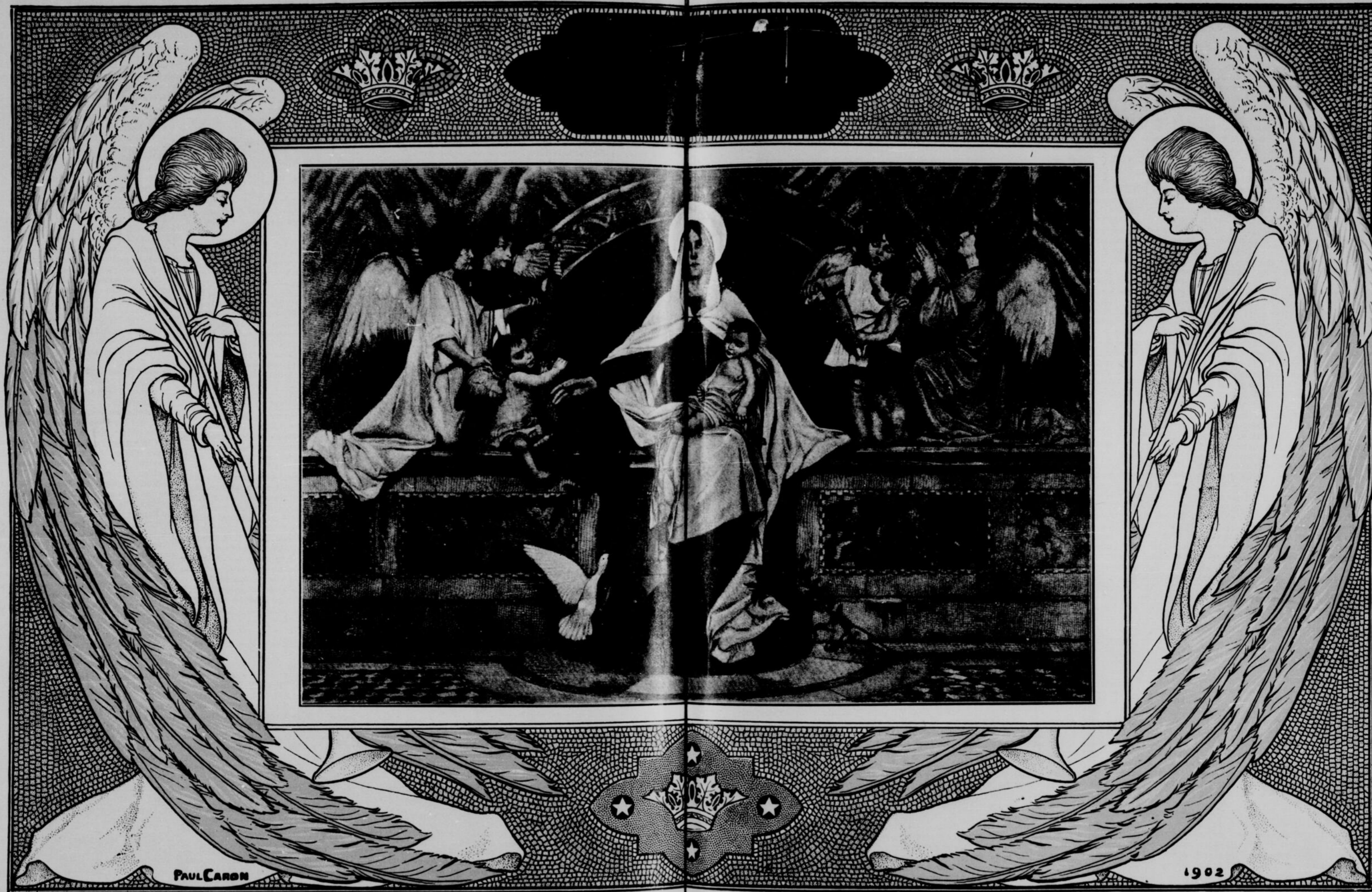
— En aucune façon, madame, croyez-le bien, jamais réveillon ne me laissera un meilleur et plus doux souvenir.

Et, comme il a hâte de se dérober à de nouvelles effusions de gratitude, l'organiste, qui est en effet tout joyeux du bonheur qu'il vient d'apporter à ces deux êtres si complètement déshérités, se retire, après avoir demandé la permission de déposer un baiser sur le front de Francine, qui, déjà rendormie, ses cheveux épars sur l'oreiller, sourit aux anges charitables qui apportent, la nuit de Noël, de quoi manger aux petites filles pauvres et à leurs mamans...

Quelques mois après, M. Anselme sollicitait une autre faveur ; elle lui fut encore accordée, mais cette fois, avec un sourire si tendre que son cœur — qu'il croyait mort — se mit à battre délicieusement.

Il est aujourd'hui le plus heureux des époux. Il aime Francine comme sa propre fille. N'est-elle pas le rayon de gaieté qui réchauffe et illumine sa vieillesse ?

EUGENE DREVETON.



L'Alleluia des Anges à la Naissance du Petit Jésus, un des Chefs-d'œuvre du Musée de Berlin, signé C. Barison

GRAND-PÈRE AVAIT RAISON...

HISTOIRE DE NOËL QUI N'EST PAS UN CONTE



NON, vois-tu, grand-père, ça, je ne pourrais jamais le croire. Le petit Noël qui court les toits chaque année, dans la nuit du 24 décembre, et descend par les cheminées pour poser des tas de jouets et des bonnes friandises dans les souliers, c'est tout des histoires qu'on raconte comme ça aux enfants, pour la frime. Il a autre chose à faire, le bon Jésus, que de porter des pantins.

—Pourtant, je t'assure, petit, que...

—Non, grand-père, c'est inutile de chercher à me convaincre. Tu perds ton temps, va. C'est impossible. Je te dis que je n'y croirai que le jour où je le verrai. A quoi donc serviraient tous ces beaux jouets, qui s'étaient aux magnifiques vitrines du bazar de Largentière, si ce n'était pour mettre dans les souliers de Noël, et si les magasins du Jésus se chargeaient à eux seuls de pourvoir aux commandes ?

—Mais attends, petit, attends donc que je t'explique. Tu raisannes comme un sergent de la garde, sans savoir.

—Si, si, va, je sais très bien. Et puis, il y a une chose que je veux te dire, qui m'a fait deviner... Tu sais le grand polichinelle rouge et vert que j'ai trouvé, l'année dernière, dans mon sabot, tout pareil à celui du grand bazar, qui m'avait fait tant envie, tu te rappelles ? Eh bien, quand nous sommes retournés à la ville, le lendemain de Noël, pour aller chez le percepteur toucher ta retraite, et que nous avons repassé devant la vitrine, eh bien ! il n'y était plus, le polichinelle. Alors, ça ma fait douter et j'ai compris, grand-père...

Orphelin de bonne heure, Petit-Pierre avait été recueilli par le père Laurent, un vieux brave homme, ancien combattant de la campagne de Crimée, qui s'était fait enlever un bras au siège de Sébastopol et était venu se terrer à La Chavade, son pays natal, un bourg de deux cents feux, accroché aux flancs des pentueuses montagnes de l'Arèche, pour y vivre de la modeste retraite que l'Etat lui servait, augmentée de la maigre pension que lui valait la petite croix des braves, qui s'étoilait à sa poitrine. Bien peu de chose que tout cela. Ce qui ne l'avait pas empêché d'assumer, la joie dans l'âme, cette charge un peu bien lourde à son âge et avec son infirmité, d'adopter un orphelin, dépôt précieux que la mort lui avait confié, qu'il fallait élever, tout un surcroît de dépenses.

Il avait si bon coeur, le père Laurent !

Ca ne mange pas tant, un mioche, avait-il pensé : sa soupe ferait bien pour deux. Et puis, s'il le fallait, il la mangerait un peu moins grasse, voilà tout : il en avait bien vu d'autres, le vieux soldat !

Et, pour Petit-Pierre, le père Laurent s'appelait "grand-père" ; lui-même avait tenu à lui donner ce nom.

A vivre là, côte à côte, sous le même toit, dans cette solitude sauvage des montagnes, tous deux s'étaient bien vite attachés l'un à l'autre. Et ce vieux bonhomme aimait maintenant cet enfant à la folle. Il l'aimait comme un père, plus qu'un père. C'était de l'adoration pour lui. Il n'était pas de petites attentions, de gâteries dont l'enfant ne fût choyé.

La vérité, c'est que le pauvre père Laurent se privait souvent pour que le petit ne manquât de rien, et qu'il acceptait même de menus travaux, tout infirme qu'il était, pour pouvoir lui donner de petits suppléments de superflu. Déjà l'année dernière, il avait pu empiquer quelque peu le sabot de Petit-Pierre ; et cette année aussi, mais à grand-peine, il était parvenu, avec quelques sous de pénibles économies, à lui acheter à Largentière un petit cheval de bois et une boîte de soldats, son Noël de ce soir. Oh ! ce cheval taillé sans grâce dans un morceau de bois grossièrement peinturluré, et ces petits soldats de plomb vernis ! De quels labours ingrats, de quelles besognes parfois rebutantes, n'étaient-ils pas le prix ? Quelle valeur inestimable s'y attachait, aux yeux du père Laurent, puisqu'elle représentait des heures de

peines et de fatigues, et que tout cela, c'était pour le petit ! Aussi, comme le vieux "grand-père" les avait dévotieusement rangés au fond de la grande armoire de la chambre, pour les soustraire à la curiosité de Petit-Pierre, en attendant que cette nuit il puisse, en cachette, les glisser adroitement dans le sabot de l'enfant.

Et cela ne va pas être une mince affaire. Ce diable de Petit-Pierre n'a jamais voulu croire à la légende de la cheminée. A Noël dernière, il s'était douté de quelque chose, le petit malin. Et ce soir, il a déjà déclaré qu'il ne voulait pas dormir, pour mieux voir. Et, il ne dormira pas, c'est sûr : car il a déjà sa voilette, ce petit monsieur-là.

Aussi bien, comment s'y prendra-t-il, le père Laurent, pour tromper l'attention du petit coquin ?

La tête dans ses mains, assis au coin de la table, dans l'indécis clair-obscur de la nuit tombante, le brave "grand-père" rumine son moyen, tandis qu'au dehors, une mauvaise bise d'hiver chante contre la porte et fouette des volutes de neige qu'elle vaporise en ténue poudre blanche à travers les fentes. Bise acerbe et glacée qui descend des hauts sommets ; hiver long et rude qui, pendant des mois, enfouit sous les congères les hameaux écheoués dans la montagne.

Depuis un instant, Petit-Pierre prêle l'oreille. Dans la musique du vent, quelques notes s'égrènent, grêles et criardes, comme si, dans la cour de la ferme, quelqu'un jouait d'un instrument. Grand-père n'a pas l'air d'entendre. Cependant, les notes s'accroissent et se rapprochent. On dirait la voix aigrelette et nasillardre d'un mauvais violon ou d'un crin-crin.

L'enfant écoute, amusé.

—Entends-tu cette musique, grand-père ?

Grand-père n'a pas eu le temps de répondre que l'on heurte à la porte.

—Qui va là ?

C'est un pauvre hère, grelottant sous ses haillons dans les déchirures ont laissé entrer la morsure du froid. Chemineau de grandes routes, qui court la montagne, de village en village ; joueur de vielle et colporteur, vivant au jour le jour de la vente de menus objets et des aumônes qu'il récolte à jouer des airs, parfois aussi de maraudages.

D'un ton suppliant, il demande l'hospitalité de la nuit et une lampée de feu pour ranimer ses membres engourdis.

Et le père Laurent, qui a le coeur sur la main, l'installe vers le grandâtre de la cuisine, où pétillent une flambée claire de sarments et de fagots fleurant bon le bois sec, tandis que, d'une marmite ventrue, s'envole une odorante fumée de soupe.

—Allons ! le hasard des grands chemins a encore du bon, vrai l'ami ? demande le père Laurent qui, maintenant, s'étend selon son habitude de chaque soir, après souper, dans un vétuste fauteuil de campagne boiteux. Avouez que c'est tout de même une riche aubaine que d'être tombé chez le père Laurent, pour un homme qui avait passé sa nuit de Noël à la belle étoile, par le temps qu'il fait, ce soir.

Et, s'enfonçant tout à fait, "grand-père", bercé par le surissement de la flamme jaseuse, s'est laissé peu à peu aller à une somnolente torpeur, cependant que, dans un demi-rêve de quiétude, il pense à Petit-Pierre et sourit à l'idée de la joie qu'aura le cher petit, demain, à son réveil.

Profitant de ce moment, le joueur de vielle, que la fatigue et le sommeil paraissent étreindre, a marmotté un souhait de bonsoir à ses hôtes et s'en est allé dans la chambre voisine retrouver la couchette improvisée qu'on lui a installée.

Quant à Petit-Pierre, il tient bon ce qu'il a promis : les yeux grands écarquillés, luttant contre le sommeil, il examine son grand-père et ne dort pas.

Le premier quart après onze heures vient de sonner à la petite chapelle de La Chavade, et déjà les cloches de Noël se mettent à chanter, dans le silence des montagnes, jetant leurs tintements aux échos sonores de ces hautes solitudes.

Et cette musique a tiré peu à peu le père Laurent de son assoupissement. Brusquement il se passe la main sur les yeux et jette un regard sur l'horloge.

—Onze heures et quart, déjà. Mais, comment, Petit-Pierre, tu n'es pas encore au lit ?

—Non, non, grand-père ; tu sais bien ce que je t'ai dit ?

—Et notre hôte, y a-t-il longtemps qu'il est allé se coucher ?

—Dix minutes, tout au plus. Mais il doit déjà ronfler ferme, car il tombait de fatigue, le pauvre homme.

—Toi aussi, marmouset, tu as sommeil. Allons, vas dormir. Moi, je vais voir si le froid qu'il a enduré ne fait pas faire de mauvais rêves à notre homme.

Et "grand-père", avec précaution, s'avance dans la chambre où repose le joueur de vielle. A peine y est-il entré qu'il ne peut retenir un cri de surprise : l'armoire est ouverte, les tiroirs sont bouleversés, le linge s'éparpille en désordre et, dans la couchette, point de joueur de vielle.

Oh ! le monstre ! Est-ce que ce serait lui...

Et, dans l'éclair d'une inspiration subite, le père Laurent, haletant d'émotion, porte fébrilement la main dans le coin de l'armoire où il a coutume de retirer le sac de ses petites économies, à côté de quoi il avait mis aussi, religieusement rangés, le cheval de bois et la boîte de soldats...

Un cri sauvage d'indignation affolée lui échappe. Voilà ! tout a disparu, le sac et le reste. Ah ! le misérable ! le misérable ! il a volé ce qu'il y avait de plus précieux pour lui, le fruit de toutes ses peines et de toutes ses privations, le trésor au monde auquel il tenait le plus ! Ah ! le misérable !

Et l'ancien combattant de Sébastopol se révèle le vieux soldat a retrouvé toute son énergie d'autan. Dans un accès de bouillante colère il s'élança au dehors... Là-bas, dans le noir, par le portail béant de la cour, une ombre fuit. E s'élança à sa poursuite : au voleur ! au voleur ! L'ombre fuit toujours. Mais voilà que des paysans, sur la route, ont entendu les cris et accourent prêter secours. Le fuyard fait volte-face et, bousculant le père Laurent, rentre à nouveau dans la cour et se faufile dans la maison : poursuivi par "grand-père" et par les gens qu'il a amenés. Le voleur, traqué, découvre une échelle, gagne la grange et, par une lucarne qu'il escalade, grimpe sur le toit, où il espère se sauver de toits en toits. Mais, le père Laurent, à qui la colère a donné des forces et des ailes, a retrouvé pour cette chasse ses pambes de vingt ans. Prestement, il gravit la lucarne et, d'un élan, bondit sur le toit, serrant de près le voleur. Celui-ci, se voyant acculé, à bout de forces, va renoncer à la lutte ; mais, à tout prix, il faut faire disparaître le larcin et pouvoir ainsi jouer l'innocence et nier quand même.

Mais comment ?

Oh ! quelle inspiration ! Là, tout à côté de lui, la cheminée... Vite, d'une main preste, il lâche tout : et cela roule, roule dans le trou noir.

En bas, Petit-Pierre, posté en veilleur en face de l'âtre où rougeotent les dernières braises incandescentes, voit tout à coup descendre par la cheminée un sac d'écus, un mignon cheval de bois et une boîte d'où s'extravase une jonchée de jolis petits soldats de plomb.

Et, transfiguré, extatique, dans un transport d'indicible admiration, l'enfant appelle :

—Grand-père ! grand-père ! où es-tu ? Vite, viens voir. Le petit Noël qui vient de descendre par la cheminée ! Si tu voyais, il y a un tas de belles choses dans mes sabots ! Viens voir !

Le père Laurent a entendu l'appel du petit. A ce seul cri, toute sa colère est tombée. Un immense sentiment de générosité, presque de reconnaissance, s'est glissé en lui pour ce joueur de vielle, que, sans doute, la misère seule a poussé au vol et dont les enfants, en détresse, souffrent peut-être quelque part. Et, subitement apitoyé, il a relâché le voleur qui, d'ahurissement, demeurait figé sur place et ne savait pas s'il devait s'éloigner.

Puis, le plus paisiblement du monde, il a rentré à la cuisine.

—Mais, dépêche-toi donc, grand-père, lui crie, à l'entrée, Petit-Pierre, pétrifié, qui n'est pas encore revenu de sa stupéfaction. Viens vite voir. Le Jésus qui vient de m'apporter mon petit soulier de Noël, par la cheminée, grand-père. Ah ! c'est toi qui avais raison... Par la cheminée !

—Eh, je te disais bien...

RECREATION EN FAMILLE

Le concours de la tarte de Noël. -- Notice explicative et règlements de ce nouveau et intéressant concours de l'ALBUM UNIVERSEL.

Notre bon ami, Tirésias, lecteurs et lectrices, a dû se fendre cette semaine de deux grands concours de circonstance, l'un intitulé "Le concours de la tarte de Noël", et l'autre "Le concours du Santa Claus goguenard". Ce sont deux concours très amusants, et, en l'honneur de la grande fête que nous célébrons le 25 décembre, nous doublerons les

Premier prix : Une magnifique paire de boutons à manchettes, en or ; deuxième prix : un abonnement d'un an à l'"Album Universel" ; troisième prix : un abonnement de six mois à l'"Album Universel".

Les prix seront donnés aux premières réponses exactes arrivées aux bureaux de Tirésias, "Album Universel", (Boîte Hôtel des Postes, 758).

TIRESIAS.

Le concours du Santa Claus goguenard

Vous croyez, à première vue, que ce bon vieux Santa Claus goguenard est vraiment grêle... Il n'en est rien ; toutes ces petites taches groupées comme il faut, forment des têtes, des faces plus ou moins drôles. Pour les voir, vous découperez le cercle que vous voyez en haut, à gauche, de façon à ne plus avoir que le papier noir qui l'entoure. Puis vous appliquerez ce papier ainsi percé sur toutes les parties de la grosse figure.

Avec un crayon, vous ferez des cercles de grandeur exacte du trou de votre papier, et ces cercles limiteront les 23 faces que vous avez à trouver pour gagner, sans que les cercles que vous aurez tracés chevauchent les uns sur les autres.

TIRESIAS.

cher aux yeux des spectateurs certains ustensiles, et faire sur soi quelques préparatifs, dans les poches, les manches et sur la poitrine.

Si la éance est décidée quelques jours d'avance, le magicien aura le plus souvent le choix de l'emplacement ; on lui permettra même volontiers de disposer un paravent, de faire une certaine mise en scène, un petit étalage symétrique d'ustensiles, de chandeliers, lampes, candélabres ; de profiter de deux crochets soutenant des tableaux, pour tendre une ficelle sur laquelle on jettera un tapis ou une nappe en guise de rideau, pendant les deux ou trois entractes, ce qui permettra d'enlever des cachettes et des servantes dont nous avons parlé les objets devenus inutiles, et d'en mettre d'autres à leur place.

Enfin, dans certains cas plus rares, on peut organiser un véritable théâtre, plus rare encore ; c'est de beaucoup la situation la plus avantageuse. On peut alors disposer tout à son aise, tables, cachettes, instruments, accessoires, fils et ficelles ; ces derniers seront toujours placés le plus en arrière qu'il sera possible, de sorte qu'ils ne puissent être aperçus par les personnes qu'on invite à monter sur la scène en diverses circonstances.

APPAYNAI.

VARIÉTÉS

Une jeune fille épousant contre son gré, prononça le "oui" si froidement que quelqu'un dit :

—Le pauvre mari n'a qu'un serment de bouche.

—Et, riposta un autre, la pauvre femme a un serrement de coeur.

...

Dernier écho du couronnement d'Edouard VII.

Au moment où le roi, drapé dans son manteau d'hermine et avec sa barbe presque blanche, passait dans son costume de gala devant la tribune de Whitehall, un des spectateurs demanda à une fillette de quatre ans, en désignant le roi :

—Tu sais qui c'est ?

Et la petite, d'une voix assurée :

—Bien sûr ! C'est le vieux père Noël !

Le mot a fait son chemin ; il obtint à Londres un certain succès.

...

Pour guérir un rhume en un jour

Prenez les Tablettes Bromo-Quinines Laxatives. Tous les pharmaciens remboursent l'argent de ceux que ce remède ne peut guérir. La signature de E. W. Grove est sur chaque boîte. 29-n

UN TOUR PAR SEMAINE

LE THEATRE DU MAGICIEN

On peut être invité à donner une séance de magie blanche dans des conditions bien diverses : trois cas principalement peuvent se présenter.

Tantôt il faut tout disposer pour ainsi dire sous les yeux des spectateurs ; on prend alors la première table venue, que l'on place près d'un coin de la salle ; si l'on a sous la main quatre tabourets solides, tous de la même hauteur, ou quatre petites caisses, on fera bien de les mettre sous les pieds de la table, afin de surélever celle-ci d'une hauteur de dix à quinze pouces. On improvise une servante, en relevant par derrière le tapis de la table, comme nous l'avons expliqué dans un précédent numéro, et on profite de quelques allées et venues pour tendre invisiblement un fil de soie noire et pour déposer en lieu convenable, en les cachant derrière d'autres objets, les choses dont on aura besoin pendant la séance. Enfin, s'il y a une porte de communication avec une pièce voisine, on ne manquera pas d'en profiter, et de se placer à proximité, afin de pouvoir se retirer de temps en temps à l'écart, ca-

prix, c'est-à-dire qu'il y aura trois prix pour le concours de la tarte de Noël et trois prix pour le concours du Santa Claus goguenard. A l'oeuvre, donc, mes bons amis !

Voici, d'abord, les explications de la tarte de Noël :

Les chiffres que vous voyez sur cette tarte sont des raisins... ou du moins, ils les remplacent. Cette tarte, étant destinée au réveillon de 6 enfants assez gourmands, il faudra donc la partager exactement en 6 morceaux de même taille et de même force. Chaque morceau doit avoir autant de raisins que les autres et pas plus ; c'est vous dire qu'il faudra, dans sa chaque part, autant de chiffres, sans qu'il y ait, par exemple, deux numéros 5 dans une part ou trois numéros 9 dans l'autre. Faites une ligne de partage avec une plume ou un crayon en envoyez.

Suivent les règlements et la liste des prix s'appliquant aux deux concours :

REGLEMENT DU CONCOURS.

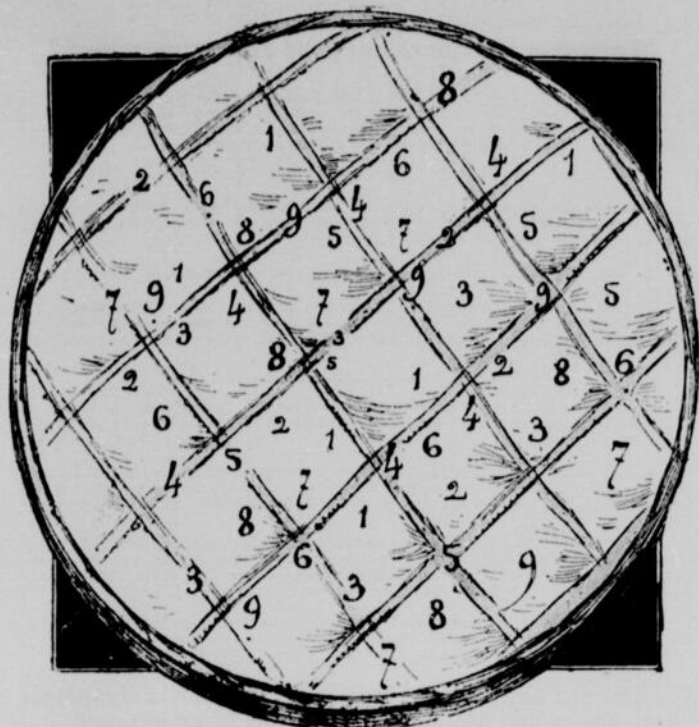
Les solutions devront, pour prendre part au concours, être inscrites et adressées à TIRESIAS, "Album Universel", Boîte du Bureau de Poste, 758, Montréal, (mettre sur l'enveloppe le titre du concours.).

AVIS TRES IMPORTANT.

1o Prennent part au concours tous les lecteurs de ce journal et de ses reproductions. — 2o Aucune des solutions ne sera rendue. — 3o En cas d'"ex aequo", les noms des gagnants seront tirés au sort. — 4o Seront seuls publiés les noms sortis au sort. — 5o Toutes les solutions envoyées devront être rigoureusement conformes aux solutions que nous avons entre les mains. Toute autre solution que la nôtre ne pourra être prise en considération. Nous prions instamment nos lecteurs de ne jamais mettre de timbre dans les lettres adressées à Tirésias, ne pouvant, à notre grand regret, répondre individuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir ; nous déclinons donc toutes responsabilités à cet égard.

CONDITIONS.

Les prix suivants seront décernés aux vainqueurs :



IL CHASSA SA FEMME ET SES ENFANTS

Un ivrogne invétéré.

Une pauvre femme infortunée raconte comment la Prescription Samaria l'a rendue heureuse.



Comment pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance pour le bien que votre Prescription a fait pour nous. Mon mari ne s'est enivré que deux fois depuis que j'ai commencé à lui faire prendre les petite doses secrètement, et depuis que je lui ai fait prendre les grosses doses, il n'a pas pris une seule goutte de boisson, lui qui s'enivrait journellement. Si vous saviez comme je suis heureuse de pouvoir dormir en paix, d'être certaine qu'il ne se lèvera pas la nuit pour battre mes pauvres petits enfants, casser les meubles, ou nous jeter dehors pour grelotter toute la nuit. Un traitement a été amplement suffisant pour le guérir radicalement. Laissez-moi vous répéter mes sincères remerciements; je prie Dieu qu'il vous bénisse et vous accorde à vous et votre famille de longs jours de bonheur.

AMANDA LATOUR.

Un Echantillon Gratuit - Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria. Prescription envoyée gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez un timbre pour réponse. Adresse The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

GRANDE POUPEE GRATIS



2 1/2 Pieds de Haut
Filleton, voici une belle grande poupée, assez grande pour porter vos robes de bébé, que vous pouvez lui mettre et lui dévêtir, les boutonner et les déboutonner, autant que vous le désirez. C'est la Poupée la plus populaire qui fut jamais faite. Elle a une tête indestructible, de beaux cheveux blonds dorés, des joues roses, des yeux bruns, le corps couleur de kid, des bas rouges et des chaussures noires, et se tiendra debout seule. C'est une exacte reproduction d'une Poupée Française, peinte à la main, et dont vous conserverez un bon souvenir longtemps après que les jours de votre enfance seront passés. Nous donnerons cette belle poupée absolument gratis comme prime pour la vente de 15 de nos "Little Darling" Ladies' Skirt Supporters, le meilleur et le plus simple appareil pour supporter la robe, qui soit fabriqué. Presque chaque dame en achètera un ou deux. Vous pouvez écrire-nous aujourd'hui et nous vous enverrons les "Skirt Supporters", franco, par la maille. Vendez-les à 10c, chaque et retournez-nous l'argent (\$1.50) et nous enverrons, exempt de tous frais, cette belle grande poupée de 2 1/2 pieds de haut.

THE BARGAINER CO.
Dept 64d TORONTO, ONT.
POUPEE TRÈS POPULAIRE

Petite scène de famille.
—Malheureux! Tu empruntes toujours pour payer tes dettes... et puis tu ne les payes pas.
—Mais papa, c'est le système de l'Etat; et, jusqu'ici, il ne lui a pas trop mal réussi!

Sur la plage, entre femmes:
—X... vient d'arriver. On dit qu'il est venu dans l'intention de trouver une femme et de se marier.
—Pas possible: X... est un célibataire endurci.
—Où, un endurci qui commence bien à se ramollir.

Fragments de conversation.
—Vous avez là une jolie bicyclette...
—Oh! mademoiselle, je n'y fais guère attention; j'en change comme de chemises.
—Et quand l'avez-vous achetée?
—Au commencement de la saison, il y a quatre mois.

UNE CONSOLATION

Si l'on ne peut pas toujours éviter le rhume, on peut toujours le guérir avec le **BAUME RHUMAL**.

Le comble de la naïveté pour un homme marié: se croire aimé de sa belle-mère.

Pendant les fêtes du couronnement, à Londres.
—Pourquoi avez-vous l'air si triste mademoiselle?
—Parce qu'il n'y a plus de jeunes gens pour danser!

Un jeune et rustique couple de serviteurs, pour être agréés chez l'élégante Melle de Z..., qui le reçoit dans un délicieux salon d'été tout garni de plantes rares et de fleurs. L'homme, émerveillé, poussant le bras de sa femme, lui dit tout bas:
—Nous tombons vraiment bien! C'est aujourd'hui la fête de la patronne.

Champhaudet a fait une remarque.
—C'est curieux, dit-il, tous les prétendus faiseurs de miracles portent le même nom... Comment donc les appelle-t-on, ça?
—Des thaumaturges?
—Précisément! Je savais bien que ça commençait par Thomas...

ALLO! ALLO!



—Eh! Toto!... Qu'est-ce qu'il a perdu?
—Le numéro de sa maison!
—Mais voilà une heure qu'il téléphone et personne ne lui répond!

DEMANDEZ DU SECOURS
Une Carte Postale vous Enseignera ma Méthode DE VOUS GUERIR.

Vous qui avez besoin d'aide, et qui attendez, Vous qui êtes malades, et qui hésitez, Vous qui avez du préjudice, Vous qui doutez, Laissez-moi vous convaincre, Ecrivez-moi aujourd'hui pour avoir mon livre.

Alors je vous enverrai un ordre, bon chez n'importe quel pharmacien, pour six bouteilles du Restaurant — Restorative — du Dr Shoop. Vous pouvez le prendre un mois à mon risque. S'il réussit, il coûtera \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien. Et votre simple parole en décidera.

Des milliers de malades acceptent cette offre chaque semaine, et la plupart d'eux se guérissent. Ne voyez-vous pas que si je ne réussissais pas à guérir ceux qui m'écrivent, mes pertes me ruineraient?

La continuation de cette offre est preuve de mon succès.

Durant les douze dernières années, j'ai fourni mon Restaurant à l'essai à plus d'un demi million de patients, et mes registres montrent que 39 sur 40 ont payé de bon gré le traitement, parce qu'ils ont été guéris. J'ai payé volontiers pour les autres.

Ma confiance en ce remède est le résultat de l'expérience de toute une vie. J'ai découvert un moyen de fortifier les nerfs INTERIEURS, — le seul vrai moyen que l'on connaisse.

Mon Restaurant ramène cette force nerveuse, qui seule fait fonctionner les organes vitaux. Il fortifie l'organe faible en lui donnant le pouvoir d'accomplir ses fonctions. Le résultat est comme si on donnait à une machine épuisée plus de vapeur.

Il n'y a pas d'autre moyen de guérir ces maladies chroniques. Les meilleurs résultats que l'on puisse obtenir en traitant les organes eux-mêmes ne sont que passagers. Nul organe faible ne peut jamais devenir fort et le rester, jusqu'à ce que sa force nerveuse ne soit rendue puissante.

Mon traitement réussira toujours dans n'importe quel cas guérissable; et les cas incurables sont rares. Je vous demande de me nommer un malade qui veuille essayer de se guérir, si moi je prends tout le risque sur moi-même.

Mentionnez simplement le livre que vous désirez et adressez:
Dr SHOOP,
Boîte 80, RACINE,
Wis., E.-U.

Livre No 1 sur la Dyspepsie
Livre No 2 sur le Cœur
Livre No 3 sur les Rognons
Livre No 4 pour les Femmes
Livre No 5 pour les Hommes (cacheté.)
Livre No 6 sur le Rhumatisme

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille de deux. Le Restaurant — Restorative — du Dr Shoop est en vente chez tous les pharmaciens.



The Fisher Tube Skate

Offre Speciale 5
POUR CETTE SEMAINE SEULEMENT.

A toute dame ou tout monsieur qui enverra les noms et adresses de cinq de leurs amis, amateurs de patins, en même temps que cinquante cents comptant, nous enverrons une paire de nos célèbres patins

FISHER TUBE pour \$3.50
Le prix régulier de ces patins est de \$6.50

Si les acheteurs ne sont entièrement satisfaits, ils pourront nous les retourner et nous leur remettrons leur argent. Voici une chance exceptionnelle. Ecrivez-nous sans retard.

A. D. FISHER & CO, Ltd,
34 rue Richmond, TORONTO, Est.



Le nouvel hôtel du Canada, d'une valeur de \$2,000,000. - THE KING EDWARD, Toronto



Toronto va avoir l'honneur de posséder le plus grand hôtel au Canada. Ce sera le KING EDWARD, qui sera ouvert de bonne heure dans l'année. Ce sera en même temps l'hôtel 1^{er} plus magnifique sur ce continent. Il comptera plus de quatre cents Chambres à Coucher, près d'une douzaine de Salles à Manger, et dans sa distribution générale, rappellera les plus grands hôtels de Paris. Des centaines de mille piastres ont été déjà dépensées pour l'ornementation en peinture, sur l'ameublement, etc, et son ouverture est attendue avec une grande curiosité. La direction de cet hôtel sera confiée à un canadien, M. ROBERT J. CLARK, qui s'est formé en Europe et aux Etats-Unis, et qui a été ramené au Canada pour prendre la direction de cet hôtel. Ceux qui ont l'intention de visiter Toronto feraient bien de lui écrire.



LA SAINTE FAMILLE.—(D'après le grand peintre Knauss)

LE CÉLÈBRE NOËL PROFANE DE WIDOR

(Dans le style ancien)

All-gro tranquillo.

CHANT

Quand les trois mages repaurent Dans leur pa - ys.

PIANO

Après d'eux bien vite accoururent Tous leurs a - mis . Qu'avez vous fait en ce voya - ge! Di - vent-ils tous

Cresc.

A-t-on bien reçu votre homma - ge! Dites le nous! Sur la cé - lébre prophé - tie de Ba - la - am.

p Rit. a Tempo pp

Nous allâmes voir le Messie. Né d'A - br - ham . Nous a - vons sui - vi son é - toi - le jus - qu'en ce

Rit. a Tempo

lieu. Où nous con - tem - plâmes sans voile . et En - font Dieu! Avait-on mis son dia - dème

Au nouveau roi He - ro - de a - t-il voulu lui-même Subir sa loi? Les fils d'Aaron, les gran - ds

Cresc.

guer - re. Sont-ils pour lui? A-t-il pour régner sur la terre. Assez d'ap - pûis! "Nous n'avons vu ni Grand ni Pê - tre

offrir leurs vœux Au di - vin Roi qui vient de na -ître Au mi - lieu d'eux. Quelques ber -

Diminuendo

gers du voi - si - na - ge. Faisaient leur cour. Et nul ne lui vint d'autre homma - ge Jus - qu'à ce jour!"

Diminuendo pp

Jus - qu'à ce jour ce jour.

Facile pp

LES ACCESSOIRES DE NOËL

PAR SÉVERINE



"... Animal roi !... Cher ange !" Charles Mousset

LE COCHON.

Roi couronné seulement que défunt, prince des hippées, empereur des ripailles, il règne sans conteste sur toutes les tables de réveillon ; et il suffit, à lui seul, hors le renfort d'autres mets, pour assurer l'indigestion de la chrétienté.

Dès longtemps engraisé, bourré, l'achève de s'arrondir parmi les fringales de l'Avent, régal répérateur des jeûnes, holocauste compensateur des mortifications !

Encore s'il savourait, sur pied, un peu de la considération méritée dont jouit sa dépouille ! Si l'on rendait justice à autre chose qu'à son poids ! Mais il faut le hasard d'une heureuse rencontre, la chance de sympathiques relations pour que se démontrent l'aberration de notre espèce, les vertus de la sienne... et comme quoi la grande victime est aussi le grand méconnu !

Moi, le seul cochon que j'aie fréquenté, — parmi les bêtes, s'entend — s'appelait Barnabé. Du reste, le désignai-je ainsi, car je crois bien qu'aujourd'hui, de même que sans famille, il se trouvait sans nom.

S'il était beau, le portrait ci-dessus permet d'en juger. Mais, à ces dons frivoles, à ces attraits fugitifs, il ajoutait des qualités morales infiniment plus sérieuses, autrement appréciables. Et, par le commerce d'amitié qui nous lia, j'appris à estimer cette race dont l'appétit, après tout, ne dépasse point celui de Vitellius, et dont le trépas, bien qu'involontaire, équivalait à celui de Sénèque.

On profita, pour le tuer, d'une de mes absences. C'est depuis ce temps que je ne puis plus voir le boudin, et que je pense à Barnabé chaque fois que revient décembre.

LE DEPART POUR LA MESSE.

Tout est blanc dedans la campagne : brumes qui flottent au-dessus des "rus" ; givres qui pendent au bout des branches, comme rameaux de lustre en verre ; neige qui se condense sur le sol, ou coiffe de bonnets d'ouate les toits pointus.

C'était tantôt le grand silence, le silence glacial et nocturne. Et maintenant, voici que les cloches sonnent, pour le mien coup de la messe de minuit.

Par les vitres, on voit, dans le bourg, toutes les cheminées qui fument, toutes les vitres qui fambloient. Les portes battent, les appels retentissent : on se hèle entre voisins.

Et voici Jeannot équipée, qui franchit le seuil de la petite maison.

Elle est emmitouffée dans la cape, la bonne cape chaude, en laine noire, qui sert aux courses d'hiver ; le manteau que portent, en tous pays, les paysannes, aussi bien les Basques que les Bretonnes, les Flamandes que les Savoyardes, et celles d'outre-frontière aussi. Elle a ses galoches et ses moufles, garants des pieds, garants des mains. La vieille lanterne qu'elle tient servit jadis, voici plus

d'un siècle, à éclairer, la nuit, le porteur de viatique, en marche vers le chevet des mourants. Mais l'orgueil de Jeannot, son orgueil légitime, plus que ses dix-neuf ans, ses joues en pomme, son teint frais et son rire sonore, c'est d'être dépositaire, pour la circonstance, du plus ample parapluie de la province.

Ainsi, par toute l'Europe, cette nuit, femmes et fillettes ainsi équipées s'en vont aller vers l'église. Et ding ! Et ding ! Et dong ! On sonne le second coup.

— Et allume ta lanterne, tête folle ! Elle rit, se brûle, se sauve rejoindre d'autres fillettes.

Des éclats de voix, des bouts de cantiques, résoument, cristallins, dans l'atmosphère figée...

LA CRECHE.

Elle est l'émotion des chrétiens, l'admiration des badauds, la joie des petits enfants. Même les plus sceptiques, devant elle, ont un sourire attendri — le berceau dans la pauvreté, la naissance dans le dénûment, une éclosion d'innocence dans de la paille et des des langes troués !

Pas de Noël sans crèche... Comment donc en faire une, à la campagne, sans ressources d'aucune sorte ? Attendez ! Voici une caisse en bois blanc, une caisse légère, vite démantelée, tôt remontée. On incline la toiture, on taille, dans le fond, une petite fenêtre. Les planches joignent mal — mais puisque c'était une étable ! Le chaume du toit ? Bah ! On va prendre des robes de



quelques pincées de foin dedans, autour. Et deux branches de houx frais en sentinelles, de chaque côté. Mais les personnages ?

Hé bien ! cette poupée minuscule va se transformer en Enfant Jésus très gentil.

Nous n'avons ni rois, ni mages, ni bergers, ni saints ? Alors, nous nous contenterons d'un Noël des bêtes.

Dans la boîte à jeux des enfants, nous trouvons l'âne, le boeuf, le mouton — et voici la crèche constituée.

Pour le reste, dans la maison, nous ramasserons sur les meubles, de-ci, de-là, ces bronzes menus et colorés qui servent de presse-papier. Un coq perché sur une fourche, sa poule juchée sur une clôture, un chien-loup, une oie, un porcelet — puisque aujourd'hui il régale, il peut bien être à l'honneur !

Or, voyez le miracle, moi-même je m'émerveille



devant ma création, si primitive, si incomplète, mais qui me fait assister, malgré tout, à l'éveil d'un idéal parmi des instincts ingénus, à quelque chose de neuf, de puérl et de très doux...

LA CHEMINÉE, LA BUCHE, LA DINDE.

Dans la cheminée est la bûche, l'énorme bûche de Noël, écartée du foyer jusqu'à la date fatidique. On a brûlé les deux extrémités, les sarments, la souche. Mais le plus beau morceau, dont la coupure dit l'âge, orné du veours des mousses, vient d'être, respectueusement, déposé sur les landiers.

A sa chaleur, rôtit la dinde, énorme, farcie, bourrée de marrons, que le chat, d'un peu loin, contemple avec ses yeux d'émeraude, en passant la langue sur son nez.

On la tourne, elle se dore. La graisse tombe, en gouttes d'ambre, dans le plat de terre. Le feu crépite, la bouilloire chante. Il y a un grillon dans l'âtre.

Et la grand-mère, en arrosant le rôti, tend l'oreille aux bruits extérieurs... On revient de la messe : il est temps d'allumer la lampe et de tirer le vin clair.

LES SABOTS.

La cheminée est débarrassée, la table aussi. Avant de s'en aller coucher, les petits mettent dans l'âtre, auprès de la cendre tiède, tous les sabots de la famille.

Il en est, suivant l'origine, de taillés dans toutes les essences d'arbres durs. Si bien que, lorsqu'il pleut, lorsque l'eau les pénètre, elle leur rend l'illusion de la vie ; et tandis que le lacis des veines sur eux redevient visible, Es exhale aussi l'odeur du bois dont ils sont faits.

Ils affectent toutes les formes. Ces gros-là, épais, lourds, solides — fouchitra ! — et faits pour ponctuer la bourrée, arrivent du fin fond de l'Auvergne.

Ceux-là, cambrés, rebroussés, furent fabriqués par un artisan du Cher pour être offerts à M. Grévy... Entre temps l'homme changea d'idée et me les apporta.

Ces troisièmes, avec leur large attache de cuir, leurs dessins gravés et peints de tons neutres, proviennent de l'Ain. Tandis que les superbes Lombardes chaussent la semelle de bois sur qui rabattent deux pattes de cuir, laissant les doigts libres, comme les sandales.

Au-dessous, colorié à la Norvégienne, c'est le sabot de Bourg. Puis encore un petit "bougrin", caractérisé par le double talon ; et un "inconnu" noir comme taupe et buriné au couteau.

Tout cela, en la nuit de Noël, s'en fut pèleriner selon les rites ; tout ce'a, sitôt la dernière bouchée, se trouve aligné près des tisons éteints.

Qu'y mettra-t-on ? Cela dépend de la Saint-Michel et aussi de la Saint-Martin ; des fermages, de la récolte, si le grenier déborde et si le pressoir fut plein.

Dans les armoires, entre les draps, sont les paquets rapportés de la ville. Les grosses mains aux doigts calleux vont, tout à l'heure, défaire précautionneusement les ficelles — et le petit Noël passera !

LA VERGE.

Hélas, hélas ! qu'est ceci, parmi les bonbons et les jouets ?

C'est le rappel nécessaire aux durs vérités de ce monde ; c'est le cri de l'esclave antique derrière le char du triomphateur !

Ces quelques brins de bouleau noués par un ruban — même la sévérité a ses élégances — sont pour rappeler à l'enfant, si sage qu'il ait paru, toutes les occasions où il faut se sentir péril, dans le secret de sa conscience et le sentiment de l'impunité.

SEVERINE.





LES MODES DE NOEL.—Toilettes d'intérieur



LES MODES DE NOEL.—Toilettes de rue



**"READY
LUNCH
BEEF"**

*Pour le Lunch, ou un
souper improvisé, au-
cune conserve n'est
meilleure, plus nou-
rissante et de meil-
leure apparence que
le "READY LUNCH
BEEF." Le produit si
en renommée de la
célèbre manufacture
de conserves de . . .*

**W. CLARK,
MONTREAL.**

*C'est du bœuf de la meilleure
qualité, tranché, assai-
sonné, cuit juste à
point, et prêt à
manger.*

**EN CANISTRES A CLEF.
DEMANDEZ-LE
A VOTRE
FOURNISSEUR**

FEVES AU LARD DE CLARK

LES FEVES ET LE LARD, combinés, offrent, selon les hommes de science, la nourriture parfaite pour ceux qui travaillent, surtout ceux dont le système est épuisé par la fatigue physique.

LES FEVES AU LARD DE CLARK, en canistres, sont les meilleures, et se trouvent chez tous les marchands, avec ou sans Sauce aux Tomates ou Sauce Chili.

Petites Canistres, 5c = 2e Grandeur, 10c

Quand vous demandez les FEVES AU LARD DE CLARK, n'en acceptez pas d'autres, ce sont les meilleures.

W. CLARK, Mfr, Montréal